

8
Résumé du 15.1.57

CHAP. 1
IX

Je vous ai annoncé que je vous parlerais aujourd'hui de ce à quoi, par exception, j'ai donné un titre qui s'appelle : "La métaphore paternelle".

Il n'y a pas très longtemps, un petit peu inquiet, j'imagine, de la tournure que j'allais donner aux choses, on m'a demandé : "De quoi comptez-vous nous parler à la suite de l'année ?" Et j'ai répondu : "Je compte aborder des questions de structure." Comme cela, je ne me suis pas compromis.

Es sur l'ag 9

Néanmoins, c'est bien de ça pourtant que j'entends vous parler cette année à propos des formations de la conscience, des questions de structure, c'est-à-dire, pour appeler les choses simplement, des questions qui essaient de mettre les choses en place, les choses dont vous parlez tous les jours et dans lesquelles également vous vous embrouillez tous les jours d'une façon qui finit par ne même plus vous gêner.

La métaphore paternelle, donc, c'est quelque chose qui va concerner l'examen de la fonction du père, si vous voulez, comme on dirait en termes de relation inter-humaine, et justement des complications que vous rencontrez, je veux dire

tous les jours, dans la façon que vous pouvez avoir d'en faire usage, d'en faire usage comme d'un concept de quelque chose même qui a pris une certaine tournure familière depuis le temps que vous en parlez. Et il s'agit de savoir justement si vous en parlez sous la forme d'un discours bien cohérent.

Cette fonction du père a sa place dans l'Histoire de l'Analyse, même une place assez large. Elle est au cœur de la question, inutile de le dire, de l'œdipe. Par conséquent, dans l'Histoire de l'Analyse, c'est autour de la place donnée au complexe d'œdipe que vous la voyez présentifiée. Freud l'a introduite tout au début. Le complexe d'œdipe apparaît avec la science des rêves. Ce que révèle là l'inconscient, au début, c'est d'abord et avant tout le complexe d'œdipe, l'importance de la révélation de l'inconscient, c'est l'année infantile portant sur quoi ? sur le fait des désirs infantiles pour la mère et sur le fait que ces désirs sont refoulés, c'est-à-dire que non seulement ils ont été réprimés, mais qu'il a été oublié que ces désirs sont primordiaux, oublié non seulement qu'ils sont primordiaux mais qu'ils sont toujours là. Il ne faut pas oublier que c'est de là qu'est partie l'Analyse et que c'est autour de cela que se sont posées un certain nombre de questions introduites par la clinique.

J'ai essayé de vous ordonner un certain nombre de directions des questions qui avaient été posées dans l'His-

teurs de l'Analyse à propos de l'œdipe. Les premières constituaient une date, c'est quand la question s'est soulevée de savoir si justement ce complexe d'œdipe qui avait d'abord été promu comme fondamental dans la névrose sur laquelle l'œuvre de Freud avait montré d'une façon patente la pensée de son auteur en faisant du complexe d'œdipe quelque chose d'universel, c'est-à-dire qui n'est pas non seulement chez le névrosé mais aussi chez le normal, et pour une bonne raison c'est que ce complexe d'œdipe, c'est lui justement qui, s'il pêche dans la névrose, il pêche en fonction du fait qu'il est essentiel dans une fonction de normalisation, que c'est un accident de l'œdipe qui provoque la névrose ; cette première question, autour de laquelle je peux centrer un des pôles de l'Histoire de l'Analyse concernant le complexe d'œdipe, c'est celle-ci : y-a-t-il des névroses sans œdipe ? 1

Il semblait, en effet, que certaines observations se présentaient d'une façon telle que le conflit, le drame œdipien, n'avait pas joué le rôle essentiel, que, par exemple, le rapport exclusif de l'enfant à la mère était ce qui était donné dans l'analyse comme devant être admis par le fait de l'expérience, à savoir qu'il pouvait y avoir des sujets qui présentaient des névroses où on ne trouvait pas du tout d'œdipe. Névrose sans œdipe, c'est le titre d'un article de Charles

Cette notion de la névrose sans œdipe, vous savez

que dans l'histoire essentiellement corrélative aux questions posées sur le sujet de ce qu'on a appelé le surmoi maternel - le surmoi est-il uniquement comme Freud, déjà au moment où cette question de la névrose sans oedipe a été posée, l'avait formulé à ce moment-là, à savoir le surmoi est d'origine paternelle - en posait la question : est-ce que, vraiment, il est d'origine paternelle, est-ce qu'il n'y a pas, derrière le surmoi paternel, ce surmoi maternel encore plus exigeant, encore plus opprimant, encore plus ravageant, encore plus insistant, dans la névrose, que le surmoi paternel ? Je ne veux pas m'étendre là longuement, nous avons un long chemin à parcourir.

2 L'autre centre autour duquel donne ceci, c'est le centre de l'oedipe, je veux dire les cas d'exception et le rapport entre le surmoi paternel et le surmoi maternel.

Il y avait alors la question ouverte de savoir si tout un champ de notre pathologie, de la pathologie qui vient sur notre juridiction, qui nous est offerte, à notre traitement, à nos soins, ne pouvait pas être référé indépendamment de la question : si le complexe d'oedipe est là ou s'il manque chez un sujet, à ce que nous appellerons le champ pré-oedipien. S'il y a oedipe, si cet oedipe est considéré comme représentant une phase, s'il y a maturité à un certain moment essentiel d'évolution du sujet, il est toujours là, cet oedipe. Ce que Freud avait lui-même avancé très vite dans les premiers moments de son oeuvre, cinq ans après la Science des rêves,

Je va. 5
 qui peut dire tout ce qui retourne des trois essais sur la sexualité était de nature à nous faire entendre que ce qui se passe avant l'oedipe a aussi son importance.

Bien sûr, dans Freud, ça prend son importance, pour autant que ça prend son importance à travers l'oedipe. Mais déjà, ou plus exactement jamais, jamais, à cette époque-là, la notion de la rétro-action d'une [?] d'oedipe, sur laquelle vous savez qu'ici j'attire tout le temps et d'une façon assez insistante votre attention, jamais n'a été mise en valeur. C'est quelque chose qui semble échapper à la pensée des exigences du passé temporel de la pensée, du moment qu'il y avait des choses qui étaient avant l'oedipe et si certaines parties de notre champ se rapportaient spécialement à ce qui s'était passé dans notre champ d'expérience, dans ce champ de développement du sujet, il y avait donc bien une question qui se posait à propos des étapes pré-oedipiennes comme telles, et de leurs relations avec quoi ? vous le savez : d'une part, la perversion ; c'est l'état primaire, si je puis dire, l'état laissé en friche pour certains de la notion de la perversion - Dieu merci, nous n'en sommes plus tout à fait là - mais pendant un certain quand même, et au début c'était légitime puisque ce n'est qu'une approximation de la question, ça l'est moins maintenant, la perversion est-elle essentiellement considérée comme quelque chose dont l'étiologie, la cause, est d'être spécifiquement rapportée au champ pré-oedipien ? C'était en raison d'une fixation anormale que la perversion

prenait son conditionnement, sa racine. C'est pour cela, d'ailleurs, que la perversion n'était donc que la névrose inversée, en plus exactement la névrose ne s'étant pas inversée, la névrose restée patente ; ce qui dans la névrose s'était inversé dans la perversion se voyait au jour, l'inconscient était là à ciel ouvert ; ce qui concernait la perversion n'avait pas été refoulé comme n'étant pas passé par l'oedipe. C'est une conception à laquelle personne ne s'arrête plus.

1
2

Cela ne veut pas dire pour autant que nous en soyons plus avancés, mais je vous signale, je pointe qu'autour, donc, de la question du champ pré-oedipien se placent d'une part, la question de la perversion, d'autre part, la question de la psychose. Toutes les choses peuvent s'éclairer pour nous maintenant de diverses façons. Pour l'instant, il s'agit simplement de vous situer dans quelle zone, dans quel angle d'intérêt peuvent se poser les questions autour de l'oedipe.

Il s'agit toujours de la fonction de la perversion sur la psychose, dans laquelle la fonction imaginaire, les rapports imaginaires, même sans être spécialement introduit au maniement que nous en faisons ici pour tout un chacun, chacun verra qu'il s'agit des rapports imaginaires, précisément en ce sens que [ce qui concerne l'image tout spécialement autant dans la perversion que dans la psychose, est bien entendu sous des angles différents autre chose, est une invasion plus ou moins endophasique, faite de paroles plus ou moins auditivées, autre chose et de caractère encombrant, paraitaire d'une image

dans une perversion sans aucun doute.] Mais il s'agit bien là, d'un cas comme dans l'autre, de manifestations pathologiques dans lesquelles c'est par images qu'est profondément troublé le champ de la réalité.

Et ceci aussi nous est attesté par l'Histoire de l'Analyse, c'est donc dans un certain rapport avec l'œdipe comme tel puisque c'est spécialement au champ pré-œdipien que l'expérience et le souci de la cohérence, la façon dont la théorie se fabrique, se tient debout, ce serait précisément en raison de cela qu'en somme le champ de la réalité pour le temps qu'il est perturbé dans certains cas profondément par l'invasion de l'imaginaire, il semble que c'est un terme qui, là, rend plus service que fantasque, car il serait inapproprié pour parler également des psychoses et des perversions. Vous avez en ce sens, dans le sens de l'exploration du champ pré-œdipien, toute une direction d'analyse qui s'est engagée, au point même de dire que c'est dans ce sens-là que se sont faits tous les progrès essentiels depuis Freud.

Et je vous signale que pour ce paradoxe, je veux dire le caractère dans ce que nous abordons aujourd'hui essentiel du paradoxe est constitué par un témoignage de l'œuvre de Mme Mélanie Klein. Dans une œuvre, comme dans toute production en paroles, il y a deux plans, il y a ce qu'elle dit, ce qu'elle formule dans son discours comme tel, et ce qu'elle veut dire, parce que, dans leur sens séparant le veut et le dire, il y a son intention. Et puis, il semble, nous ne serions pas analystes

tel que j'essaye de faire entendre les choses ici si nous ne savions pas qu'elle en dit quelquefois un petit peu plus au-delà. C'est même d'habitude en cela que consiste notre approche, c'est de voir ce qu'elle dit au-delà de ce qu'elle veut dire. L'oeuvre de Mme Mélanie Klein dit des choses qui ont d'ailleurs toute leur importance, qui sont quelquefois d'ailleurs rien que par leur texte leur contradiction interne de ce seul fait qu'elles peuvent être sujettes à certaines critiques, qui ont été faites. Puis il y a aussi ce qu'elle dit sans vouloir le dire, et une des choses les plus frappantes à cet endroit, c'est que cette femme qui nous a apporté des vues si profondes, si éclairantes sur ce qui se passe non seulement dans le temps pré-oedipien, mais sur les enfants qu'elle examine, qu'elle analyse à une étape présumée pré-oedipienne, je veux dire par une première approximation de la théorie et dans toute la mesure où elle aborde chez ces enfants des thèmes qu'il est aussi bien en arrière, forcément, qu'au moment où elle les aborde puisque c'est souvent en verbaux ou pré-verbaux dans l'histoire qu'elle les aborde, presque à l'apparition de la parole, enfin peu après, il est tout à fait frappant que ce soit dans la mesure même où elle remonte plus au temps de l'histoire prétendue pré-oedipienne qu'elle y voit toujours et tout le temps une permanence de la rogation oedipienne.

Si vous lisez cet article d'elle concernant précisément l'oedipe, vous verrez avec surprise qu'elle admet et elle nous montre même par des témoignages dans l'équivoque

de son expérience des dessins d'un enfant extrêmement précieux où c'est justement à l'état dit de la formation des mauvais objets, à l'étape où c'est à l'intérieur du corps de la mère qui semble, à l'entendre, jouer le rôle prédominant dans l'évolution première relation objectale chez l'enfant, où l'enfant est tout entier centré sur cet intérieur du corps de la mère, et même à une étape antérieure, à la phase dite paranoïde, à la phase très précise qui est liée à l'apparition du corps de la mère comme dans sa totalité. C'est à une phase déjà antérieure que, se fondant sur des dessins, sur des dires, sur toute une reconstruction de la psychologie de l'enfant à cette étape, Mme Mélanie Klein nous atteste parmi les mauvais objets présents dans le corps de la mère, parmi lesquels, comme vous le savez, il y a tous les rivaux, les corps des frères, des sœurs, passés, présents et à venir, il y a très précisément le père représenté sous la forme de son pénis.

C'est bien là quelque chose qui mérite de nous arrêter au moment des rapports de la fonction imaginaire dans les premières étapes où peuvent se rattacher les fonctions proprement schizophréniques, psychotiques en général et l'œdipe, c'est qu'il est curieux d'aboutir à cette contradiction dans une intention qui est celle de Mme Mélanie Klein d'aller d'abord explorer les états pré-œdipiens. Plus elle remonte, plus elle se trouve sur le plan imaginaire, plus elle constate la précocité, une précocité, si nous nous en tenons à une

notion purement historique de l'œdipe, bien difficile à expliquer, la précocité de l'apparition du terme ternaire paternel, ceci dès les premières phases imaginaires de l'enfant. C'est en cela que je dis que l'œuvre en dit plus qu'elle n'en veut dire.

1 - Voilà donc deux termes, deux pôles déjà définis de cette évolution de l'intérêt autour de l'œdipe : ce qui concernait d'abord, nous l'avons dit, la question du surmoi et des névroses sans œdipe, et ensuite ce qui centre la question de l'œdipe autour de l'acquisition ou des perturbations plus exactement qui se produisent dans le champ de la réalité.

3. Troisième temps qui ne mérite pas moins de remarques et qui va ouvrir notre suivant chapitre. C'est le rapport du complexe d'œdipe avec quelque chose qui n'est pas la même chose, avec la génitalisation, comme on s'exprime. Le complexe d'œdipe, ne l'oublions pas au milieu de tellement d'explorations, de questions, de discussions, ceci est presque passé dans l'histoire au deuxième plan mais reste toujours implicite dans toutes les cliniques, le complexe d'œdipe a une fonction normative non pas simplement dans la structure morale du sujet ni dans ses rapports, mais dans (son attribution) de son sexe, c'est-à-dire quelque chose qui, dans l'analyse, comme vous le savez, reste toujours dans une certaine ambiguïté. Il y a la fonction proprement génitale et cette fonction fait bien évidemment l'objet d'une maturation, d'une maturation comme telle. Elle est impliquée comme fondamentale dans

l'analyse d'une première phase, première ascension de maturation qui est, elle, proprement organique, ^{et} se produit dans l'enfance.

La question de la liaison de cette première poussée sexuelle à laquelle, vous le savez, on a cherché son support organique, j'entends anatomique, dans la double poussée, par exemple, et qui se produit au niveau des testicules dans la formation des spermatozoïdes, la question de la relation entre ceci et l'existence dans l'espèce humaine de complexes d'oedipe est restée une question phylogénétique, sur laquelle beaucoup d'obscurité plane, au point que personne ne se risquerait plus à faire des articles sur le même sujet.

Mais enfin ça n'en a pas moins été dans l'Histoire de l'Analyse. La question, donc, de la génitalisation est double, elle est celle d'une part qui comporte, de quelque chose qui comporte une évolution, une maturation, et d'autre part comporte dans l'oedipe quelque chose qui se réalise, qui est l'ab-
exemption [?] scription par le sujet de son propre sexe, pour appeler les choses par leur nom, qui est du fait que l'homme assume le type viril, que la femme assume un certain type féminin, se reconnaît comme femme, s'identifie à ses fonctions de femme.
 La virilité et la féminisation, voilà les deux termes qui sont essentiellement la fonction de l'oedipe.

Je dois dire que nous nous trouvons ici au niveau où l'oedipe est directement lié à la fonction de l'idéal du moi.
Il n'y a pas d'autre sens. Voici donc les trois chapitres

dans lesquels vous pourrez classer tout ce qui s'est produit comme discussions au cours de l'oedipe, et du même coup autour de la fonction du père, car c'est une seule et même chose. Il n'y a pas de question d'oedipe s'il n'y a pas le père, il n'y a pas d'oedipe ; inversement, parler d'oedipe, c'est introduire comme essentielle la fonction du père.

Donc, pour ceux qui prennent des notes, sur le sujet historique de l'évolution du complexe d'oedipe, tout tourne autour de trois chapitres : l'oedipe par rapport au surmoi, par rapport à la réalité, par rapport à l'idéal du moi. L'idéal du moi en toutes occasions portant la génitalisation en tant qu'elle est assumée, qu'elle devient élément de l'idéal du moi. La réalité, tête de chapitre, implique les rapports de l'oedipe avec les affections qui comportent un bouleversement du rapport à la réalité, perversion et psychose.

Maintenant, essayons d'aller un peu plus loin. Il est clair qu'ici, dans le troisième chapitre, à savoir autour de ce qui concerne la fonction de l'oedipe en tant qu'elle retentit directement sur cette ^{assomption} ~~absorption~~ du sexe, toute la question du complexe de castration dans ce qu'elle a de pas tellement élucidé, c'est là que nous allons nous avancer.

Quoi qu'il en soit, donc, ces rapports massifs, globaux, soulignés par l'histoire étant pour tout un chacun suffisamment présents, on va donc se demander : "Alors, et le père, qu'est-ce qu'il faisait, le père, pendant ce temps-là ?" En quoi est-ce que le père est impliqué dans le coup ?

Il s'agit d'une observation réelle à propos de chaque sujet.

La question de l'absence ou de la présence du père,
 du caractère bénéfique ou maléfique du père, est, vous le sa-
 vez, une question qui n'est certainement pas voilée. Nous
 avons même vu apparaître récemment le terme de carence pater-
 nelle, ce n'était pas s'attaquer à un mince sujet. La question
 de savoir ce qu'on a pu dire là-dessus et si ça tenait debout,
 est une autre question. Mais enfin, cette carence paternelle,
 qu'on l'appelle ainsi ou qu'on ne l'appelle pas ainsi, est en
 quelque sorte un sujet à l'ordre du jour, précisément et sur-
 tout dans une évolution d'analyse qui devient de plus en plus
 environmentaliste, comme on s'exprime élégamment. C'est-à-
 dire, il s'agit de quoi ?

Naturellement, tous les analystes ne tombent pas
 dans ce travers, Dieu merci ! Beaucoup d'analystes auxquels
 vous apporterez des renseignements biographiques aussi intéres-
 sants que de leur dire : "mais les parents ne s'entendaient
 pas, il y avait mésentente conjugale, ça explique tout !"
 vous répondront - même ceux avec qui nous ne sommes pas tou-
 jours d'accord, vous diront : "Et puis après ? Cela ne prouve
 absolument rien, nous ne devons nous attendre à aucune espèce
 d'effet particulier." En quoi ils auront raison.

Ceci dit, quand on cherche, on s'intéresse à quoi
 concernant le père ? quand on veut parler de carence paternelle
 ça se groupera sur le registre en quelque sorte biographique.
 Le père était-il là ou n'était-il pas là ? Est-ce qu'il voya-
 geait, est-ce qu'il s'absentait ? Est-ce qu'il revenait sou-

vent ? questions qui représentent l'absence du père. Est-ce qu'un oedipe peut se constituer de façon normale quand il n'y a pas de père, par exemple ? Ce sont des questions assurément qui sont en elles-mêmes très intéressantes, et je dirai plus, c'est par là que se sont introduits, en somme, les premiers paradoxes, ceux qui ont fait se poser les questions qui ont suivi. On s'est aperçu que ce n'était pas si simple, qu'un oedipe pouvait très bien se constituer même quand le père n'était pas là.

Au début même, on croyait toujours que c'était par quelque excès, si l'on peut dire, présence par excès du père qu'étaient engendrés tous les drames, au temps où l'image du père terrifique était considérée comme l'élément lésionnel. Dans la névrose, on s'est très vite aperçu que c'était encore plus grave quand il était trop gentil. On a fait ces écoles avec lenteur, et c'est à l'intérieur de cela, d'abord, que je vous parle à peu près de la question où les choses en sont maintenant, et c'est à l'intérieur de cela que je vais essayer de remettre un peu d'ordre pour voir où sont les paradoxes. Nous en sommes maintenant à l'autre bout, à nous interroger sur les carences paternelles.

Il y a ce qu'on appelle les pères faibles, les pères soumis, les pères matés, les pères châtrés par leur femme, enfin les pères infirmes, les pères aveugles, les pères "ban-croches", tout ce que vous voudrez.

Il faudrait quand même essayer de s'apercevoir de ce qui se dégage d'une telle situation. Nous essayons de trou-

ver des formules minimales qui nous permettent de progresser. D'abord, la question de sa présence ou de son absence, je veux dire concrète. Si nous nous plaçons justement au niveau où se placent ces recherches, c'est-à-dire au niveau de la réalité, c'est ce qu'on appelle l'environnement, en tant qu'élément d'environnement on peut dire, on peut dire qu'il est tout à fait possible, concevable, réalisé, touchable par l'expérience, qu'il soit là même quand il n'est pas là. Ce qui, déjà, devrait nous inciter à une certaine prudence concernant la fonction du père, dans le maniement du point de vue purement et simplement environmentaliste. Les complexes d'oedipe tout à fait normaux, normaux dans les deux sens, normaux en tant que normalisants d'une part et aussi normaux en tant qu'ils dénormalisent, je veux dire par leur effet névrosant, par exemple, s'établissent d'une façon exactement homogène aux autres cas, même dans les cas où le père n'est pas là ; je veux dire l'enfant a été laissé seul avec sa mère. Première chose qui doit attirer notre attention.

En ce qui concerne la carence, je voudrais simplement vous faire remarquer que, quand le père est carent, et dans la mesure où on parle de carence, on ne sait jamais en quoi. Parce que si, dans certains cas, on dit qu'il est trop gentil, cela semblerait vouloir dire qu'il faut qu'il soit méchant. D'autre part, le fait que, manifestement, il puisse être trop méchant implique qu'il vaudrait peut-être mieux de temps en temps être gentil. En fin de compte, depuis

longtemps on a fait le tour de ce petit manège. On a entrevu le problème de sa carence non pas d'une façon directe, concernant directement le sujet, l'enfant dont il s'agit, mais comme c'était évident depuis le premier abord, c'est en tant que membre du trio fondamental, ternaire, de la famille, c'est-à-dire en tant que tenant sa place dans la famille, qu'on pouvait commencer à dire des choses un peu plus efficaces concernant la carence.

Mais on n'est pas arrivé pour autant à les formuler mieux. Je ne veux pas m'étendre longuement là-dessus. Mais nous en avons déjà parlé l'année dernière, à propos du petit Hans, nous avons vu les difficultés que nous avons du seul point de vue environnementaliste à bien préciser en quoi était cette carence d'un personnage tout à fait loin d'être carent. Nous allons pouvoir aller plus loin dans ce sens que le personnage était tout à fait loin d'être carent dans sa famille, il était là, près de sa femme, il tenait son rôle, il discutait, il se faisait un tant soi peu "envoyer sur les roses" par la femme, mais enfin il s'occupait beaucoup de l'enfant, il n'était pas absent, et tellement peu absent qu'il faisait même analyser son enfant. C'est le meilleur point de vue qu'on puisse attendre d'un père, dans ce sens-là tout au moins.

Je crois que cette question de la carence du père, nous allons y venir, nous y reviendrons, mais on entre ici dans un monde tellement mouvant qu'il faut essayer de faire la distinction qui nous permette de voir en quoi la recherche

pêche. La recherche pêche non pas à cause de ce qu'elle trouve
mais à cause de ce qu'elle cherche. Je crois que la faute
d'orientation est celle-ci : c'est qu'on confond deux choses
qui ont un rapport mais qui ne se confondent pas. C'est le
rapport ^{au 3^{eu}} en tant que normatif / avec le père, en tant que normal.
Bien entendu, le père peut être traité normativant en tant que
lui-même n'est pas normal, mais là c'est rejeter la question
au niveau de la structure névrotique, psychotique, du père.
Donc, la question du père normal est une question, la question
de sa position normale dans la famille en est une autre.

2
1
Y

Et cette autre question ne se confond pas encore,
c'est là le troisième point que je vous avance, qui est im-
portant, ne se confond pas avec une définition exacte de son
rôle normativant, parce que je vous dis ceci : parler de sa
carence dans la famille n'est pas parler de sa carence dans
le complexe. Parce que, pour parler de sa carence dans le com-
plexe, il faut introduire une autre dimension que la dimension
réaliste, si je puis dire, celle qui est définie par le mode
caractérologique biographique ou autre dans sa présence dans
la famille. Voilà la direction où nous allons faire le pas
suivant.

Venons-en maintenant aux remarques, aux rappels qui
peuvent nous permettre d'introduire plus correctement la ques-
tion du rôle du père. Si c'est sa place dans le complexe dans
laquelle nous pouvons trouver la direction où nous avancer, la
direction pour poser une formulation correcte, interrogeons

maintenant le complexe et commençons par le rappeler par le commencement, par le b a = ba.

Au début, vous l'ai-je dit : le père terrible. Tout de même, l'image résume quelque chose de beaucoup plus complexe, comme le nom l'indique. Le père intervient sur plusieurs plans. Il interdit la mère, d'abord. C'est là le fondement, le principe du complexe d'oedipe, c'est là que le père est lié à la loi primordiale, loi d'interdiction de l'inceste. C'est le père, nous rappelle-t-on, qui est chargé de représenter cette interdiction. Il a quelquefois à la manifester d'une façon directe, l'enfant se laisse aller à ses expansions, à ses manifestations, à ses penchants. Mais c'est bien au-delà qu'il exerce ce rôle, c'est par toute sa présence, par les effets dans l'inconscient, qu'il exerce cette interdiction de la mère. Vous attendez que je dise "sous menace de castration". C'est vrai, c'est vrai, il faut le dire, mais ce n'est pas si simple. C'est entendu, la castration entre dans un rôle évidemment manifeste et qui sera d'ailleurs de plus en plus confirmé. Le lien de la castration à la loi est essentiel, mais voyons comment ça nous est présenté cliniquement, comment d'abord le complexe d'oedipe se présente à nous. Je suis obligé de vous le rappeler parce que cela doit évoquer en vous toutes sortes d'évocations textuelles.

I Le rapport, prenons d'abord le garçon, entre l'enfant, le garçon et le père, est commandé, c'est entendu, par

la crainte de la castration. Cette crainte de la castration, quelle est-elle ? Comment, par quel bout l'abordons-nous ? D'abord dans la première expérience du complexe d'oedipe sous la forme de quoi ? d'une rétorsion. Je veux dire que c'est à l'intérieur du rapport agressif en tant que cette agression part de l'enfant, du garçon, en tant que son objet privilégié, la mère, lui est interdite, c'est en tant que l'agression se dirige vers le père que l'enfant, donc, sur le plan imaginaire dans le rapport duel pour autant qu'il projette imaginairement dans le père les intentions agressives équivalentes ou renforcées par rapport aux siennes mais dont le départ est dans ses propres tendances agressives. Bref, la crainte éprouvée devant le père, est nettement centrifuge, je veux dire qu'elle a son centre dans le sujet. Ceci est conforme à la fois à l'expérience, à l'Histoire de l'Analyse. C'est sous cet angle que, très vite, l'expérience nous a appris que devait être mesurée l'incidence de la crainte éprouvée dans l'oedipe à l'endroit du père.

La castration, donc, pour autant que d'une part elle soit profondément liée à l'articulation symbolique de l'interdiction de l'inceste et d'autre part, et au premier plan dans toute notre expérience bien plus encore naturellement chez ceux qui en sont les objets privilégiés, à savoir les névrosés, est quelque chose qui se manifeste sur le plan imaginaire, et où elle a là un départ qui n'est pas un départ du type du commandement à savoir comme le dit la loi de Manou : "Celui qui

couchera avec sa mère se coupera les génitoires et les tenant dans sa main droite ou gauche - je ne me souviens plus très bien - s'en ira droit vers l'Ouest jusqu'à ce que la mort s'ensuive." Ça, c'est la loi. Mais cette loi n'est pas spécialement parvenue aux oreilles de nos névrosés comme telle. Elle est même en général plutôt laissée dans l'ombre.

Il y a d'autres moyens d'en sortir d'ailleurs, mais je n'ai pas le temps de m'y étendre aujourd'hui. Donc, c'est lié à l'agression imaginaire du sujet, la façon dont la névrose s'incarne, cette menace castrative, elle est une rétorsion, pour autant que Jupiter est tout à fait capable de châtrer Chronos, que nos petits Jupiter craignent que Chronos commence lui-même par faire le travail.

Et puis il y a autre chose que nous apporte dès l'abord l'examen du complexe d'oedipe, je veux dire la façon dont il est articulé, présenté par l'expérience, par la théorie, par Freud, c'est la délicate question de l'oedipe inversé. Je ne sais pas si cela vous paraît aller de soi, mais lisez l'article de Freud ou n'importe quel article de n'importe quel auteur, chaque fois qu'est abordée la question de l'oedipe on est toujours frappé du rôle extrêmement mouvant, nuancé, déconcertant, que joue la fonction de l'oedipe inversé.

Cet oedipe inversé n'est jamais absent de la fonction de l'oedipe, je veux dire que la composante d'amour pour le père ne peut pas être éludée, c'est que c'est elle qui

donne la fin du complexe d'oedipe, le déclin du complexe d'oedipe, que c'est dans une dialectique qui reste très ambiguë de l'amour et de l'identification, à savoir de l'identification comme prenant sa racine dans l'amour, tout en n'étant pas la même chose. Ce n'est pas la même chose. Néanmoins, les deux termes sont étroitement liés et absolument indissociables.

Lisez l'article que Freud a écrit sur le déclin du complexe dans l'explication qu'il donne de l'identification terminale qui en est sa solution, c'est pour autant que le père est aimé que le sujet s'identifie à lui et qu'il trouve la solution, le terme de l'oedipe, dans cette composition du refoulement amnésique ; et d'autre part cette acquisition en lui de ce terme idéal grâce à quoi il devient le père, il peut devenir lui aussi quelqu'un qui, je ne dis pas d'ores et déjà et immédiatement, est un petit mâle mais qui - si je puis dire - a déjà ses titres en poche, l'affaire en réserve. Quand le temps viendra, si les choses vont bien, si les petits cochons ne le mangent pas, au moment de la puberté, il a son pénis tout prêt avec son certificat : "papa est là pour me l'avoir à la bonne date conféré."

Cela ne se passe pas comme ça si la névrose éclate parce qu'il y a quelque chose justement de pas régulier sur le titre en question. Seulement l'oedipe inversé n'est pas non plus si simple que si c'est par cette voie, et par cette voie de l'amour, que peut se produire la position à proprement parler d'inversion, c'est à savoir que le sujet se

trouve aussi par la même voie, a l'occasion donnée non pas d'une identification bénéfique, mais d'une brave et bonne petite position passivée sur le plan inconscient, qui fera aussi sa réapparition à la bonne date, c'est-à-dire qui le mettra dans cette espèce de bissectrice d'angle squeeze-panique, qui fera qu'il se trouvera pris dans une position qu'il a découverte tout seul, qui est bien avantageuse.

C'est ce père qui est redoutable, qui a interdit tellement de choses mais qui est bien gentil ailleurs, c'est se mettre à la bonne place pour avoir ses faveurs, c'est-à-dire se faire aimer de lui, mais comme se faire aimer de lui consiste bien apparemment, consiste à passer d'abord au rang de femme et qu'on garde toujours son petit amour-propre viril, c'est ce que Freud nous explique ; se faire aimer du père comporte le danger de la castration, d'où cette forme d'homosexualité inconsciente qui met le sujet dans cette position essentiellement conflictuelle, aux retentissements multiples, qui est d'une part du retour toujours de la position homosexuelle à l'égard du père, et d'autre part de sa suspension, c'est-à-dire de son refoulement en raison de la menace de castration qu'elle comporte. Tout cela n'est pas simplet, simplet. Or, c'est ce que nous essayons de faire, c'est d'aborder quelque chose qui nous permette de le concevoir d'une façon plus rigoureuse, ce qui comportera que nous pourrons dans la suite à chaque observation et chaque cas particulier, mieux et plus rigoureusement poser nos questions.

Donc, résumé. Comme tout à l'heure, le résumé va consister à introduire un certain nombre de distinctions qui, je crois, sont le prélude du centrage du point qui ne va pas. Tout à l'heure déjà nous avons approché ceci, que c'était là, autour de l'idéal du moi que la question n'avait pas été posée. Ici, tâchons aussi de faire la réduction que nous venons de rappeler et d'aborder. Je vous propose ceci : d'ores et déjà, je crois que ce n'est pas trop s'avancer de dire que le père arrive ici tout de même en position de gèneur et pas simplement encombrant par son volume, mais en position de gèneur parce qu'il — interdit. / Il interdit quoi ?

Reprenons et distinguons : il interdit d'abord la satisfaction réelle de l'impulsion. Si nous devons faire entrer en jeu l'apparition de l'impulsion génitale, que ce ne soit pas là puisqu'elle paraît bien intervenir avant. Mais il est clair aussi que quelque chose s'articule autour du fait qu'il interdit au petit enfant de faire l'usage de son pénis au moment où ledit pénis commence à manifester ce que nous appellerons des vellétés. C'est le rapport d'interdit du père à l'endroit de l'impulsion réelle.

Faisons tout de suite une remarque à ce niveau-là : pourquoi le père ? L'expérience prouve que la mère le fait aussi bien, rappelez-vous l'observation du petit Hans. La mère lui dit : "Rentreça, ça ne se fait pas." Et même, c'est le plus souvent la mère qui dit : "Si tu continues à faire comme ça, on appellera le docteur qui te la coupera."

Donc, signalons bien que ce qui se passe, c'est que le père, pour autant qu'il interdit au niveau de l'impulsion réelle, n'est pas tellement essentiel. Alors, si vous vous souvenez de mon tableau de l'année dernière - vous voyez que ça finit toujours par servir - reprenons ce que je vous ai apporté, le tableau à trois étapes : castration, frustration, privation.

*cf. Séminaire
86-87
Relations d'objet*

De quoi s'agit-il ? J'attire votre attention. Il s'agit donc de l'intervention réelle du père concernant quoi ? une menace imaginaire car il est bien clair qu'il arrive assez rarement qu'on le lui coupe réellement. Donc, nous trouvons bien ce qui se passe justement au niveau de la menace de castration. Je vous fais remarquer que la castration est un acte symbolique, dont l'agent est quelqu'un de réel : le père ou la mère qui lui dit : "on va te le couper", et dont l'objet est un objet imaginaire. Si l'enfant se sent coupé, c'est qu'il l'imagine.

Or, je vous le fais remarquer, c'est paradoxal parce que vous pourriez me dire : "ça, c'est proprement le niveau de la castration, et vous dites que le père n'est pas tellement utile." C'est bien ce que je dis. Mais oui. D'autre part, qu'est-ce qu'il interdit, le père ? Eh bien, le point d'où nous sommes partis, à savoir : la mère, comme objet, elle est à lui, elle n'est pas à l'enfant.

C'est sur ce plan que s'établit, à une étape au

moins, chez le garçon comme chez la fille, cette rivalité avec le père qui engendre à elle seule une agression. C'est que le père frustré bel et bien l'enfant de la mère.

2

Voilà une autre étape, un autre étage si vous voulez, je vous fais remarquer qu'ici le père intervient alors comme ayant droit et pas comme personnage réel, à savoir que même s'il n'est pas là, s'il appelle la mère au téléphone, par exemple, le résultat est le même. C'est la père ici, en tant que symbolique, qui intervient dans une frustration, acte imaginaire concernant un objet bien réel, qui est la mère, en tant que l'enfant en a besoin.

3

Puis il y a le troisième terme qui intervient dans cette articulation du complexe d'oedipe qui est le père en tant qu'il se fait préférer à la mère, car cette dimension, vous êtes absolument forcés de la faire intervenir dans la fonction terminale, dans celle qui aboutit à la formation de l'idéal du moi. C'est pour autant que le père devient, par quelque côté que ce soit, le côté de la force ou de la faiblesse, un objet préférable à la mère que va pouvoir s'établir l'identification terminale. La question du complexe d'oedipe inversé et de sa fonction s'établit à ce niveau. Je dirai plus, c'est même ici que se centre la question tout à fait importante de la différence de l'effet du complexe sur le garçon et sur la fille.

Il est bien évident qu'à ce niveau-là ça va tout seul pour ce qui est de la fille, et c'est pour cela qu'on

dit que la fonction complexe de castration est dissymétrique pour le garçon et pour la fille. C'est à l'entrée que cette question a de l'importance et qu'à la fin elle facilite la solution parce que le père n'a pas de peine à se faire préférer à la mère comme porteur du phallus. Pour le garçon, c'est une autre affaire, et vous le voyez c'est toujours là que reste ouverte la béance. C'est à savoir que, pour se faire préférer à la mère en tant que c'est par là que se produit l'issue du complexe d'oedipe, eh bien, nous nous trouvons devant la même difficulté de l'instauration du complexe d'oedipe inversé, et il nous semble bien donc que, pour le garçon, le complexe d'oedipe doit être toujours et en tous cas tout ce qu'il y a de moins normativant, alors qu'il est tout de même impliqué qu'il l'est le plus puisque c'est par cette identification au père qu'en fin de compte nous est dit être assumée la virilité.

En fin de compte, le problème est de savoir comment ça se fait que ce père qui est essentiellement interdicteur n'aboutisse pas ici à ce qui est la conclusion très nette du troisième plan, à savoir que c'est en tant que se produit l'identification idéale que le père devient l'idéal du moi, que se produit quelque chose, quelque chose qui est quoi ? qui, en tout cas, tend à être pour le garçon comme pour la fille. Mais pour la fille, c'est ce qu'il y a de bien qu'elle reconnaisse qu'elle n'a pas de phallus, au lieu que pour le garçon, ce serait une issue absolument désastreuse, et ça l'est quelquefois. H. A. -

En d'autres termes, ce que nous arrivons à centrer comme le moment d'issue normativant de l'oedipe produit à un point et dans une relation telle (inscription de la formule au tableau)..... C'est-à-dire que l'enfant reconnaît n'avoir pas choisi. Il n'a pas vraiment choisi ce qu'il a, je vous l'ai dit.

Ce qui se passe au niveau de l'identification idéale, niveau où le père se fait préférer à la mère, point essentiel et point de sortie de l'oedipe, c'est quelque chose qui doit littéralement aboutir à la privation. Alors que tout ceci est tout à fait admissible et tout à fait conformisant, encore que ce n'est jamais réalisé complètement chez la femme comme issue de l'oedipe car il lui reste toujours ce petit arrière-goût, ce qui s'appelle le ^{faux-veid}..... Ce qui prouve donc que ça ne marche pas vraiment rigoureusement, mais dans le cas où ça doit marcher, si nous nous maintenons à ce schéma, le garçon lui devrait être toujours châtré. Il y a donc quelque chose qui cloche, qui manque dans notre explication.

Essayons maintenant d'introduire la solution. La solution est celle-ci : c'est que le père, je ne dis pas dans la famille - dans la famille, il est tout ce qu'il veut, il est une ombre, il est un banquier, il est tout ce qu'il doit être, il l'est ou il ne l'est pas, cela a toute son importance à l'occasion, mais ça peut aussi bien n'en avoir aucune - toute la question est de savoir ce qu'il est dans le complexe d'oedipe. Eh bien, le père n'est pas un objet réel, même

s'il doit intervenir en tant qu'objet réel pour donner corps à la castration. Il n'est pas un objet réel, alors qu'est-ce qu'il est ? Il n'est pas uniquement non plus cet objet idéal parce que, du côté de cet objet, il peut arriver que des accidents. Or, quand même, le complexe d'œdipe n'est pas uniquement une catastrophe puisque c'est le fondement et la base de notre relation à la culture, comme on dit.

Alors, naturellement, vous allez me dire : "le père, c'est le père symbolique, vous l'avez déjà dit." Mais si je n'avais que cela à vous répéter, je vous l'ai déjà assez dit pour ne pas vous l'apporter aujourd'hui. Ce que je vous apporte aujourd'hui et ce qui, justement, permet d'apporter un peu plus de précision à cette notion de père symbolique, c'est ceci : le père est une métaphore.

Une métaphore, qu'est-ce que c'est ? Disons-le tout de suite pour le mettre sur ce tableau, ce qui va nous permettre de rectifier les conséquences scabreuses du tableau.

Une métaphore, je vous l'ai déjà expliqué, c'est un signifiant qui vient à la place d'un autre signifiant. Je dis le père dans le complexe d'œdipe, même si cela doit ahurir les oreilles de certains. Je dis exactement le père est un signifiant substitué à un autre signifiant. Et là est le ressort, et l'unique ressort essentiel du père, en tant qu'il intervient dans le complexe d'œdipe. Et si ce n'est pas à ce niveau que vous cherchez les carences paternelles, vous ne les trouverez nulle part ailleurs.

La fonction du père dans le complexe d'œdipe est d'être un signifiant substitué au signifiant, c'est-à-dire au premier signifiant introduit dans la symbolisation, le signifiant maternel. C'est pour autant que le père vient selon la formule que je vous ai expliqué une fois être celle de la métaphore, vient à la place de la mère : S à la place de S', qui est la mère étant déjà liée à quelque chose qui était x, c'est-à-dire quelque chose qui était le signifié dans le rapport de l'enfant à la mère.

m y 2/13
4/2

Schéma?

S S'
S' α

(explication de la formule au tableau)

C'est cette mère qui va, qui vient, parce que je suis un petit être déjà pris dans le symbolique, c'est parce que j'ai appris à symboliser qu'on peut dire qu'elle va, qu'elle vient. Autrement, je la sens ou je ne la sens pas. Enfin, le monde varie avec son arrivée et puis peut s'évanouir.

La question est : où est le signifié ? qu'est-ce qu'elle veut, celle-là, je voudrais bien que ce soit moi qu'elle veuille, mais il est bien clair qu'il n'y a pas que moi qu'elle veut, il y a autre chose qui la travaille. Ce qui la travaille, c'est le x, c'est le signifié.

En somme, pour vous résumer mon séminaire de l'année dernière, la question n'est pas dans les relations d'objets, mettre cela au centre de la relation d'objet, c'est pure bêtise. L'enfant est lui, l'objet partiel. C'est parce que, d'abord, il est l'objet partiel qu'il est amené à se demander : qu'est-ce que ça veut dire qu'elle aille et qu'elle vienne ?

Ce signifié des allées et venues de la mère, c'est le phallus. L'enfant, avec plus ou moins d'astuce, plus ou moins de chance, peut arriver très tôt à se faire phallus, une fois qu'il a compris. Mais la voie imaginaire n'est pas la voie normale, c'est d'ailleurs pour cela qu'elle entraîne ce qu'on appelle des fixations. Puis elle n'est pas normale parce qu'en fin de compte, comme je vous le dirai, elle n'est jamais pure, elle n'est pas complètement accessible, elle laisse toujours quelque chose d'approximatif et d'insondable, de quel que soit, qui fait tout le polymorphisme de la perversion. Mais par la voie symbolique, c'est-à-dire par la voie métaphorique, je pose ça d'abord, je vous expliquerai comment ensuite, parce que nous ne pouvons pas aller plus vite, mais je vous pose tout de suite, puisque nous arrivons à peu près au terme de notre entretien d'aujourd'hui, c'est le schéma qui va nous servir de guide : c'est en tant que le père se substitue à la mère comme signifiant que va se produire ce résultat ordinaire de la métaphore, celui qui est exprimé dans la formule au tableau.

Je ne vous dis pas que je vous présente la solution ici sous une forme déjà transparente parce que je vous la présente dans son dernier terme, dans son résultat pour vous montrer où nous allons. Nous allons voir maintenant comment on y va et à quoi ça sert d'y être allé, c'est-à-dire tout ce que ça résout.

Alors, on a le choix entre deux choses, ou que je

vous laissez là, avec dans la main cette affirmation brute : l'intervention du père, je la pose, et je prétends que par là tout peut être résolu comme étant ceci : substitution d'un signifiant à un autre signifiant, et vous allez voir s'éclairer toute la question des impasses de l'œdipe, ou bien je commence un tout petit peu à vous expliquer la chose.

Je vais vous introduire la chose, je vais vous faire une remarque qui, j'espère, va vous laisser tout de même l'objet pour vos rêves cette semaine puisque la prochaine fois, pour vous parler de la métaphore et de son effet, il faudra que je vous dise, que je vous rappelle, où elle se situe, c'est-à-dire dans l'inconscient. Je voudrais vous faire remarquer ceci, c'est qu'il y a une chose vraiment bien surprenante, c'est qu'on n'ait pas découvert l'inconscient plus tôt parce que, bien entendu, il était là depuis toujours et d'ailleurs il est toujours là. Il a fallu savoir ce qui se passe à l'intérieur pour savoir que le lieu existait.

Mais je voudrais vous donner simplement quelque chose à la façon dont vous qui vous en allez à travers le monde, sous la forme - j'espère - d'apôtre de ma parole, vous pourriez l'introduire, la question de l'inconscient, à des gens qui n'en ont jamais entendu parler. Vous leur diriez : comme il est étonnant que depuis que le monde est monde aucun de ces gens qui s'intitulent philosophes n'ait jamais songé à produire au moins dans la période classique - maintenant nous sommes

un peu égaillés mais il y a encore du chemin à faire - cette dimension essentielle qui est celle dont je vous ai parlé sous le nom de ce qu'on peut appeler : autre chose.

Je vous ai déjà dit "le désir d'autre chose". On devrait tout de même sentir que c'est souvent là le désir d'autre chose, non pas peut-être comme vous le ressentez pour l'instant, le désir d'aller manger une saucisse plutôt que de m'écouter, mais en tout état de cause et de quoi qu'il s'agisse, le désir d'autre chose comme tel.

Or, cette dimension n'est pas uniquement, simplement présente dans le désir. Je voudrais simplement vous évoquer qu'elle est présente dans bien d'autres états qui sont absolument constants, permanents. La veille, par exemple, ce qui s'appelle la veille. On ne pense pas assez à ça. Veiller, vous me direz, quoi ? Veiller, c'est la chose, vous savez, que Freud fait dans le Président Schreber, c'est bien le type des choses qui nous révèle à quel point Freud vivait dans cet "autre chose". Il nous parle avant le lever du jour, si vous vous y êtes reportés, je vous ai parlé du jour, de la paix du soir, et de quelques autres petits "trucs" comme ça qui vous sont plus ou moins parvenus, c'était tout entier centré autour de cette indication. Avant le lever du jour, est-ce que c'est à proprement parler le soleil qui va apparaître ? C'est autre chose qui est latent, le moment de veille, qui est attendu.

Et puis, la claustration. C'est tout de même une dimension tout à fait essentielle. Dès qu'un homme arrive quelque part, dans la forêt vierge ou dans le désert, il commence par s'enfermer, au besoin, comme on dit, il emporterait deux ^{fenêtres} pour se faire des courants d'air entre elles, même s'il n'avait que ça. Cette claustration, c'est aussi une dimension tout à fait essentielle, il s'agit d'établir ^{un} l'intérieur, et puis ce n'est pas simplement une notion d'intérieur et d'extérieur, c'est la notion de "l'autre", ce qui est autre comme tel, de ce qui n'est pas l'endroit où on est bien calfeutré, et je dirai plus, si vous exploriez d'une façon un petit peu profonde cette phénoménologie, comme on dirait, de la claustration, vous vous apercevriez à quel point c'est absurde de limiter la fonction de la peur à ce qu'on appelle une relation avec un danger réel.

La liaison étroite de la peur avec la sécurité devrait vous être manifestée de la façon la plus claire par la phénoménologie de la phobie. Vous vous apercevriez que, chez le phobique, ses moments d'angoisse, c'est quand il s'aperçoit qu'il a perdu sa peur, au moment où vous commencez un peu à lui lever sa phobie. C'est à ce moment-là qu'il se dit : "Oh ! là, là ! ça ne va pas, je ne sais plus quels sont les endroits où il faut que je m'arrête. En perdant ma peur, j'ai perdu ma sécurité", enfin, tout ce que je vous ai dit l'année dernière sur le petit Hans.

Il y a un moment auquel vous ne pensez pas assez, j'en suis persuadé, parce que vous y vivez comme dans votre

air natal, si je puis dire, ça s'appelle : l'ennui. Vous n'avez peut-être jamais bien réfléchi à quel point l'ennui est typiquement quelque chose qui arrive même à se formuler de la façon la plus claire, qu'on voudrait "autre chose". On peut bien manger de la m.... mais pas toujours la même. Ça, ce sont des espèces d'alibis, d'alibis formulés, déjà symbolisés, de ceci qui est ce rapport essentiel avec "autre chose".

Je voudrais terminer là-dessus. Vous pourriez croire que, tout d'un coup, je tombe dans le romantisme et dans le vague à l'âme, vous voyez ça : le désir, la clausturation, la veille, j'allais presque vous dire la prière pendant que j'y étais, pourquoi pas ? L'ennui, où est-ce qu'il va, où est-ce qu'il glisse ?

Mais non. Ce sur quoi je voudrais attirer votre attention, c'est sur ces diverses manifestations de la présence de l'autre chose en tant que - réfléchissez-y- elles sont institutionnalisées. Vous pouvez faire un classement de toutes les formations humaines en tant qu'elles installent les hommes où qu'ils aillent et partout. Ce qu'on appelle des formations collectives d'après la satisfaction qu'elles donnent à ces différents modes de la relation à autre chose.

Dès que l'homme arrive quelque part, il fait des b;;;..., c'est-à-dire l'endroit où est véritablement le désir, dès qu'il arrive quelque part, il attend quelque chose, un meilleur monde, un monde futur. Il est là, il veille, il attend la révolution, mais surtout et surtout dès qu'il arrive quelque

part, il est excessivement important que toutes ses occupations aient l'ennui, en d'autres termes, une occupation ne commence à devenir sérieuse que quand ce qui la constitue, c'est-à-dire en général la régularité, est devenu parfaitement ennuyeux. Et en particulier, songez à tout ce qui, dans votre pratique analytique, est très exactement fait pour que vous vous y ennuyiez.

Tout est là. Une grande partie, tout au moins, des prescriptions, ce qu'on appelle règles techniques à observer par l'analyste ne sont pas dans leur fond autre chose que de donner à cette occupation toutes ses garanties de ce qu'on appelle son standard professionnel. Si vous regardez bien au fond des choses, vous vous apercevrez que c'est dans la mesure où elles créent, entretiennent et maintiennent comme au cœur la fonction de l'ennui.

Ceci est en quelque sorte une petite introduction qui ne vous fait pas entrer à proprement parler dans ce que je vous dirai la prochaine fois. Je reprendrai la prochaine fois les choses pour vous montrer justement que c'est au niveau de cet "autre" comme tel que se situe la dialectique du signifiant et comment c'est de là qu'elle aborde la fonction, l'incidence, la pression précise, l'effet inducteur du nom du père, également comme tel.